

Marie-Claire Gross

5 minutes 44

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI  
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES



« 5 MINUTES 44 »,  
TROIS CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ  
ET DE BETTY SERMAN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : CLELIA BETTUA, SANS TITRE, TECHNIQUE MIXTE, 2018.  
DÉTAIL. PHOTO © EVE FRANCFORT, PROMASSENS  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : © PHILIPPE PACHE, LAUSANNE, 2016  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-437-3  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*Pour Didier, Malika et Célia*



DIMANCHE 5 AOÛT 1984



*Frank – 6 heures 53*

— Ce stade, vide c'est déjà quelque chose...  
mais plein, je ne te dis pas !

C'est ce qu'il a soufflé l'autre jour dans le combiné à sa femme, restée de l'autre côté du monde.

Boucles épaisses, taille de géant, il tourne sur lui-même, comme minuscule. Autour, le Memorial Coliseum fait silence, il sent le propre, on l'a lifté pour les Jeux ; les couleurs vives et les étoiles bordent le terrain, les sièges blanc et ocre des gradins, les drapeaux nationaux coiffent le stade, nimbé ce matin d'un filtre rose-mauve. Autour, quelques nettoyeurs afro-américains arrosent et malmènent le sol, les escaliers et les allées de leurs barres bruyantes et de leurs jets puissants : comme une vieille peau à décaper et à nettoyer.

\*

\* \*

Il a parqué la Ford louée par Timing, son employeur, juste à côté. Ici, facile d'aller et venir à toute heure ; en voiture, on n'y pense même pas : il a une place accréditée. Il a traversé la rue déserte jusqu'aux grilles ; de ses grandes enjambées, il se dépêche : un collègue le cueillera sur Park Street dans vingt minutes. Destination Santa Monica, d'où partira le premier marathon olympique féminin !

Ces mots, il se les répète comme mantra. Frissons à la nuque, son corps entier frémit. Il n'a rien pu manger ce matin : ce jour s'annonce historique.

Irène n'aurait-elle pas dû le vivre aussi ?

\*  
\* \*

Devant les grilles, un uniforme couleur sable le reconnaît, l'accent californien ondule :

— *Hey, you Swiss guy !*

Ses yeux se plissent, c'est sa manière réservée de sourire. Le gars de la sécurité vérifie sa carte :

— *Take time and have a great day !*

Son jour sera chargé comme tous les autres, il aime ça. Ses premiers Jeux olympiques, il a la chance de les vivre de l'intérieur. Être là, c'est combiner ses passions dans cette ville immense où il se sent à sa place ; où il sent aussi déjà imperceptiblement qu'il reviendra, une ville phare dans la boussole de sa vie.

Hier, après les compétitions, un cameraman lui a montré sur une maquette les ajustements nécessaires pour le javelot et le 400 mètres haies. Ils ont fait des essais, corrigé et signé des plans. Les téléobjectifs seraient placés plus haut que d'habitude pour la course d'obstacles. Il devrait s'assurer que les noms d'Omega et Longines figurent dans la ligne des caméras. Selon les producteurs, l'image prise l'autre jour pendant le 1 500 mètres où le nom Longines s'invitait en décor des foulées musclées de trois coureurs en plein effort est une publicité parfaite.

Loin des grilles, il marche maintenant vers le tunnel, vite vite, des bâches en plastique blanc bordent son passage, il gagnera du temps en entrant par là.

Noir, frais, le tunnel est silence épais, instant autre, monde à part. Il y pénètre, se tient au mur de gauche qui s'arrondit dans la pénombre d'abord, dans la nuit ensuite. Il s'arrête un instant, pousse un cri qui se multiplie ; il repart. En boomerang dans sa mémoire, les échos de ses cris et ceux de son frère quand ils étaient gamins. Des sons décuplés, transformés ; là, dans le tunnel, son cri résonne et l'écho répond, répond, pond, ond, nd, d... comme une réponse codée qui peu à peu s'en va sur la pointe des pieds et s'efface. Avec son frère sous le pont en béton neuf, ils s'égosillaient en rentrant de l'école : c'était à qui aurait la voix la plus forte, à qui débiterait le plus long chapelet d'injures... Quels rires !

L'instant d'enfance s'évanouit dans la lumière timide annonçant l'intérieur du stade. Murs ciel, sol rouge, il sort du tunnel : dans quelques heures, les marathoniennes le passeront après plus de 40 kilomètres ! Ce serait magnifique que la Norvégienne soit en tête. Elle a de bonnes chances de gravir le podium.

Au milieu du terrain, le Canon passe du OFF au ON, il appuie sur le déclencheur ; la pellicule est fixée, l'appareil fait son bruit. Au milieu de l'image, le stade coiffé du péristyle et la flamme qui botte en touche le ciel indécis ; on dirait une flèche.

\*  
\* \*

Quand il a murmuré dans le combiné à Irène « Ce stade, vide c'est déjà quelque chose... mais plein, je ne te dis pas ! », il l'a entendue respirer bruyamment. Captivée par ce qu'il disait ? Lasse ou frustrée de ne pas être à sa place ? Il ne sait pas. C'est vrai, il a une chance inouïe d'être là et le stade vide ou plein a une aura qui le chamboule à chaque fois. Elle a murmuré « Je t'envie » dans le combiné ; le silence s'est égrené puis elle a donné des nouvelles des enfants et de la famille. Il l'appelait du Village olympique, un copain athlète bénéficiant de la gratuité sur les appels intercontinentaux avait fait le numéro pour lui. Dans la cabine, la voix de sa femme était vraie et

irréelle ; des sons impromptus la recouvraient par moments et elle était là, malgré les kilomètres. L'entendre comme ça, longtemps de si loin, c'était extraordinaire. À l'hôtel ou à la poste, ça aurait été trop cher.

Avant de raccrocher, elle lui a rappelé sa promesse.



— C'EST TOI, Frank?

La voix est perchée, sans un regard pour lui. Son collègue a souligné ses yeux d'un trait de khôl, il sent le patchouli :

— Moi, c'est Philippe !

Il a peut-être vingt ans, pas plus, et des cheveux platine sculptés au gel. Sa main fine tourne la clé du pick-up et glisse une cassette dans l'enregistreur. Sur le tee-shirt noir du chauffeur, Frank lit *New wave* dans une typographie anguleuse. Il murmure un salut inaudible : on ne se connaît pas, on s'est juste aperçu de loin et on se tutoie ? Non mais.

— Tiens, une compil' nouveautés et dernier Jazz Festival, ça va dégommer !

Philippe appuie sur PLAY. La voiture ronronne, elle emprunte une bretelle autoroutière. Les corps penchent dans la courbe. Le visage scandinave et androgyne de l'un, les sourcils épais et la forêt bouclée de l'autre.

Frank n'est jamais allé à ce festival qui tombe en même temps que le meeting. Il a trop à faire à

cette période : travail, famille ; les fêtes jusqu'à pas d'heure ne figurent pas au programme. D'ailleurs, il n'a jamais été un fêtard ; lui, il travaille. Philippe chante avec la cassette ...*dansent les ombres du monde...*, sa tête balance au rythme de la batterie, comme un juke-box, en reprenant pour chaque morceau le refrain ...*Flesh for fantasy...* Frank, paupières plombées, se concentre sur la journée à venir : son front dessine deux rides verticales au-dessus du nez entre la broussaille des sourcils.

Il ne répond rien quand Philippe lui demande comment il va. Il n'a pas envie d'échanger avec l'efféminé qui pourrait bien être de l'autre bord. Il a entendu parler d'un quartier gay entre Beverly Hills et Hollywood avec des fêtes à n'en plus finir, des tenues excentriques, du sexe, des drogues. Il a vu les photos choc dans *Paris Match*. On ne sait pas trop comment la maladie s'attrape mais certains disent que rien qu'en serrant la main, ce serait déjà risqué. Non, non, il n'a rien à partager avec l'efféminé à côté qui remue ses cheveux en effleurant son épaule et en battant le rythme sur le volant ...*Let's dance...* Et il se laisse bercer par le pick-up, aveugle aux boulevards, aux Freeways, aux espaces traversés et au ciel rose qui peu à peu se transforme en lait.

Ses yeux fermés se plissent ; il est dans ce qu'il attend. Dans quelques minutes, Grete sera là en chair et en os : elle s'élancera avec les autres au départ de Santa Monica ! Il se frotte les paumes

l'une contre l'autre : leur humidité chaude à l'idée de cette double première fois.

\*

\* \*

Sur ABC tôt ce matin, les organisateurs du marathon ont parlé de son tracé. Il a pris quelques notes dans son carnet :

*Océan, ligne nord-sud: Santa Monica; Venice; Marina del Rey. Marina Freeway, Culver City, Jefferson Boulevard, Rodeo Drive, Expo Boulevard. Memorial Coliseum.*

Ces noms, cette géographie sonne comme menu inspirant pour mitonner le projet qui lui tient à cœur : mettre sur pied un marathon dans sa région.

Il sort le carnet du petit sac de sport qu'il tient serré entre ses jambes, le feuillette et trouve un article qu'il y a collé :

*Le marathon olympique offre au gré des foulées aux spectateurs et au monde comme des cartes postales des visages multiples de la ville : un petit stade, des embruns pacifiques, l'appel du large et les yachts d'une marina, le gigantisme bitumé des Freeways, les studios de cinéma, Hollywood à Culver City ; les tapis goudronnés des boulevards d'ouest en est. Pour finir en beauté : le stade de 1932 avec ses pierres de Rome et d'Olympie, ses plaques commémoratives d'Owens à Berlin, des victimes de Munich et du candidat Kennedy choisi ici par la convention démocrate en 1960.*

C'est sûr, le Marathon du rivage ne se clora pas dans un lieu aussi chargé mais il disposera du paysage comme atout : la ville en pente a les pieds dans l'eau, les Alpes en face flirtent avec le lac que des vignes en terrasse surplombent. Le meeting d'athlétisme a sept ans, les 20 kilomètres en ont quatre ; ce serait le moment de mettre sur pied une course de fond.

Il feuillette son carnet, s'arrête et relit des chiffres qu'il a trouvés dans le *L.A. Special*.

*En 1970 environ 20 femmes couraient des marathons dans le monde ; en 1979, elles étaient 8000 ; aujourd'hui, en 1984, elles seraient 15 000 rien qu'aux États-Unis.*

Le phénomène doit être analogue en Europe. De plus en plus de femmes et d'hommes courent ; les courses populaires fleurissent. Il pense à Boston, Londres et New York. L'engouement pour les courses populaires a aidé à faire bouger la cause des femmes aux Jeux olympiques, il le sait. Oui, c'est le moment de lancer le Marathon du rivage.

— **I**L EST MINUSCULE ce stade!

Sa tête dépasse dans les gradins de Santa Monica College. Le stade de Vidy, où a lieu le meeting, n'est pas plus petit. Son regard noisette mange l'espace autour. Deux rangs devant, des cheveux auburn tombent en cascade sur un chemisier rose qui serre un dos. La femme se lève. Avant-bras pliés, mains nichées près du nez, elle tient un Canon, le même modèle qu'il porte en bandoulière : elle lui rappelle sa promesse.

Enclencher l'appareil, fixer la piste cendrée sur sa gauche. Elles sont peut-être cinquante, les marathoniennes. Le gris clair satiné des maillots des Américaines, leurs shorts courts qui bâillent, les Norvégiennes aussi, maigres, taillées, la culotte et le tee-shirt bleu roi près du corps, le haut du top rouge. Il reconnaît l'Italienne Fogli, Moller la Néo-Zélandaise, Mota la Portugaise et d'autres ; certaines sont déjà venues au meeting. Il presse sur le bouton noir : il a choisi la mise au point automatique ; la première photo des coureuses est dans la boîte !

7 heures 54: les gradins sont pleins, l'excitation est palpable. Séquence officielle: les marathoniennes défilent à la corde derrière leurs drapeaux. Une athlète seule, frange, cheveux courts bruns, vêtue de rouge, suit le drapeau national à croix blanche. Il a lu quelques informations sur elle dans le programme. Son nom? Long et composé de sonorités anglo-saxonnes et alémaniques: difficile à retenir. Le dossard? Un chiffre symétrique, facile à enregistrer: 323.

— Tu la connais, la Suissesse?, demande Philippe.

La coureuse est dans le viseur, il appuie sur le déclencheur:

— Non.

Sur le programme, il a lu ses beaux résultats: 1<sup>re</sup> à Sacramento, 1<sup>re</sup> à Minneapolis l'an dernier; elle est rôdée, c'est une habituée.

Il ajoute:

— Je crois qu'elle vit aux États-Unis depuis longtemps.

Quel sera son temps aujourd'hui? Et sa place dans le palmarès? Les Américaines et les Norvégiennes sont des fonceuses. Ce premier marathon ajoute de la pression sur les épaules des coureuses. Et il y a cette ville, son climat, le trajet: elle a dû s'y préparer. Et qui sait? Il imagine un instant le drapeau rouge à croix blanche sur le podium.

7 heures 59: deux gars de l'Organisation passent parmi les filles, ils crient les numéros des

dossards et vérifient les noms. Jusque-là, l'organisation est sans faille.

— Elle est formidable, Grete Waitz, tu ne trouves pas ?

Philippe a reconnu la Norvégienne. Frank la voit en vrai. Son cœur palpite jusque dans sa gorge. Elle est là. Dossard 289. L'œil dans le Canon, il zoome sur elle : peau mate, grand front, sa queue-de-cheval et ses fines barrettes. CLAC ! Un portrait d'avant-course.

Irène jubilera.

Ils ont souvent évoqué ensemble la trajectoire de Grete et la manière dont la passion dicte sa vie : elle a quitté l'enseignement. Son mari est son entraîneur. Il faut du courage. À trente et un ans, la course orchestre son quotidien et détermine ses choix.

— Avec son ossature fine, on ne croirait jamais qu'elle a battu plusieurs records du monde !, lance Philippe.

Leurs regards se croisent. Philippe tiendrait comme lui pour la Norvégienne ?

Frank tourne le focus : l'athlète est dans l'objectif ; ses muscles dessinent des lignes et des courbes sur ses jambes et ses avant-bras. CLAC ! Le chiffre 6 apparaît dans la petite fenêtre de l'appareil. Grete est au top : l'or à Helsinki l'an dernier en 2' 28" 09, ses premières places répétées à Londres et à New York ; et elle est là, toute simple, nature, là tout près, comme une sœur !

Si Irène était là.

Les coureuses se préparent. Des filles trot-tinent, des filles s'étirent. L'une ajuste son short en tirant sur la ficelle, il reconnaît l'Américaine de Portland détentrice du record du monde. L'autre Norvégienne qui bâille là, avec la casquette à rallonge jusqu'au cou, ce ne serait pas la jeune maman présente à quasi toutes les compétitions ?

La Suissesse est sur la ligne, à la corde, casquette blanche à l'envers ; le contrôleur des dossards passe derrière elle. Elle se retourne, sa voisine de gauche aussi. Pourvu que tout aille bien pour elle ! C'est une chance que la Suisse soit représentée. Et il rêve, enthousiaste : les femmes seront bientôt égales aux hommes dans tous les sports et dans la société !

8 heures 4 : le départ se laisse désirer, qu'est-ce qu'ils attendent ? La ponctualité, c'est le b.a.-ba dans ce genre d'événement ! En zoomant avec son appareil sur la porte du bâtiment principal d'où sortent des athlètes, il lit : « W.-C. ». Une seule toilette pour cinquante sportifs ? C'est peu. Surtout pour des femmes. Il faudra y penser s'il met sur pied une épreuve de ce genre.

Le groupe dispersé se resserre, certaines coureuses se disent deux mots, mains sur les hanches. Un caméraman filme ce moment de près où le blanc domine, chaussettes, chaussures, certains tee-shirts, comme pour rappeler qu'une page blanche est en train de s'écrire.

— *On your marks!*

La voix du starter résonne. Sur les dossards, des chiffres fuchsia et «L.A. 84» dans une couleur mentholée à peine visible. L'adrénaline monte d'un cran, elle se diffuse dans l'air humide, poudré. Frank retient son souffle et jette un coup d'œil vers le ciel : la météo a annoncé du brouillard, tant mieux, les coureuses ne devraient pas avoir trop chaud!

Ce qu'elles ont lutté, ces femmes, pour vivre ce moment.

Il les regarde avancer jusqu'à la ligne de départ.

La crème de l'athlétisme féminin est là! Il n'en croit pas ses yeux.

8 heures 6, un gars de l'Organisation passe devant la ligne, près de la Suisse; il tape avec son bâton au sol quand un pied dépasse. Frank a le nez dans l'appareil. Tir! Départ! Les filles partent! CLAC! Un frisson le traverse tout entier comme éclair. Finies les courses olympiques limitées au 1 500 mètres pour les femmes! Elles sont comme nous!

Des drapeaux américains flottent, un hélicoptère vole au-dessus du stade: ça doit être ABC, ils ont tellement de moyens. Les filles entament la première courbe du stade, la Chilienne s'envole. Son port fier, son ancrage volontaire. Deux autres la talonnent: la Belge et Masuda, la jeune Japonaise. C'est magnifique!



*Victor – 8 heures 30*

Ses jambes d'échassier pédalent sur le vélo mis à sa disposition par la Délégation : trois vitesses, frein torpédo, il faudra mouliner. Il le sait : il a déjà repéré le trajet. Collines vertes sous ciel laiteux. Le guidon tourne d'une rue à l'autre.

Elle a trouvé son rythme, son athlète, et sa place parmi les coureuses sur la corde. Elle est bien partie : après les deux tours de terrain, elle était en bonne position à l'avant du peloton en quittant le stade, facile à repérer, en rouge, dossard 323 ; il la retrouvera au 10<sup>e</sup> kilomètre et au 20<sup>e</sup>, puis au 30<sup>e</sup> et encore au 40<sup>e</sup> kilomètre avant le stade. À vélo, ce sera plus facile qu'en voiture.

La première nuit passée ici à chercher son hôtel au volant d'une voiture l'a traumatisé. On lui avait remis un plan et une adresse à Beverly Hills. Les phares, les lumières, la nuit, les quatre voies, les embranchements multiples, les nombreux panneaux indicateurs l'avaient submergé : il s'était senti comme dans un film, il avait dû

s'arrêter, regarder le plan, repartir, s'arrêter à nouveau sur le bas-côté; la lampe du plafond n'éclairait rien; il avait finalement appelé le Welcome Inn d'un 7-Eleven ouvert 24 heures sur 24. Malgré son anglais fragile, on l'avait compris: une voiture de l'hôtel le retrouverait au croisement Crescent Drive-Santa Monica Boulevard; c'était peu glorieux.

Les roues tournent. Un terrain de golf, Oak Street, Rose Street. La brise chatouille sa moustache grise. Il plie les jambes, les tend, les plie à nouveau. Qu'est-ce qu'il connaît de son athlète? Pas grand-chose. Elle a l'air secrète et casanière. Il ne l'a presque pas vue. Odeurs de terre ocre et de verveine citronnée, pédalées douces, pédalées fermes. Il a quand même réussi à lui demander ce qu'il demande à chaque athlète qu'il coache. « Dis Gaby, pourquoi tu cours? » Il a posé la question en allemand. Elle vient de Zurich. Il ne parle pas anglais. Elle ne parle pas français.

\*

\* \*

— *Warum läufst du, Gaby?*

Dans la salle de gym qui sent le cuir et l'encaustique, elle se dresse face à lui et répond du tac au tac :

— Pour progresser. Me dépasser.

Sous la voix posée et chantante, il décèle une grande volonté.

— Je vise un chrono de moins de 2 heures et demie.

Elle en veut. Il a retenu son meilleur temps : 2 heures 33 l'an dernier. Et elle ajoute :

— J'aimerais finir dans les quinze premières.

Il remarque son regard vif et direct sous sa frange impeccable ciselée marron. Aller plus vite, plus loin, comme sa foulée volontaire, travailleuse : elle a ses objectifs, elle vise la performance. Une fonceuse ! C'est bien, il faut avoir des buts pour s'entraîner à se dépasser.

— C'est incroyable de participer au premier marathon olympique féminin ! Une course olympique, ce n'est pas une course comme les autres, c'est prestigieux... Et là en plus, la première fois pour nous..., pour moi...

Elle inspire profondément avec le nez et ajoute :

— Une première et dernière pour moi.

Elle est lucide : à trente-neuf ans, elle n'aura sûrement pas d'autre occasion, c'est vrai. Et il lui pose sa question une deuxième fois. Qu'est-ce qui la meut au-delà de la performance ? Qu'est-ce qui la pousse intimement à courir ?

C'est la raison secrète qui l'intéresse comme entraîneur : celle qu'il pourra solliciter et stimuler au fil de la course, surtout dès le 30<sup>e</sup> kilomètre, quand il ne reste que le mental.

Son athlète ne répond pas directement. Elle parle de paysages ; là d'où elle vient, là où elle vit, là où elle s'établira peut-être un jour : il y a des montagnes.

— Il faut grimper, se dépasser, pour voir de l'autre côté!

Lui et elle se font face dans la salle de gym borgne, ils portent les mêmes habits, training gris et tee-shirt blanc en V.

Elle dit :

— J'aime ce corps à corps avec la nature.

Des voix d'autres athlètes et d'autres entraîneurs résonnent en écho. Maintenant, elle raconte. Son timbre tinte limpide, comme celui d'une fillette.

— Quand tu cours, les cailloux crissent sous tes semelles; tu shootes une pive sèche, tu sens sous tes pieds les aiguilles de pin... leur odeur de grillé... Quand tu cours, humus, écorces, brindilles, mousse, copeaux, tout est là : tu es ancré... Quand tu cours, tu te sens respirer : thorax, diaphragme, bouche, nez, inspire, inspire, expire, respire, tu sens ta machine chauffer, et tu penses à autre chose, les pensées te traversent et s'en vont... Quand tu cours, tu vois une sauterelle sauter en l'air et tomber dans l'herbe, une chenille rouge et noire traverser le chemin... L'odeur poudrée terre sèche ou l'or des blés gonflent tes narines... Tes chaussures se noient dans les flaques oubliées par la pluie... Quand tu cours, en ne regardant que le sol ou droit devant, tu plonges en toi-même et la nature te pénètre...

Les sensations qu'elle décrit lui rappellent le chalet familial au col de Madzé. Il aime y retrouver Éva, marcher et courir en solo, tandis

qu'elle exerce ses partitions pour le chœur, sa manière de prononcer le mot *Licht* en allemand tandis qu'il épluche des journaux pour les professionnels du sport.

— À la fin de l'entraînement, je fais du stretching, les mains contre les bouleaux. Leurs troncs épluchés sont un peu comme moi à l'arrivée : illuminés et limés.

La pluie qui polit, cette impression de s'enfoncer dans le sol mou des bois, la brise dans les feuillages qui effleure la peau, le bon vent qui donne de l'allant, la nature comme partie de soi : il reconnaît ce qu'elle décrit.

Mais comment une amoureuse de la nature et de ses sensations va-t-elle courir un marathon dans cette ville géante, polluée, distendue comme tissu troué ?



*Frank*

Dans le stade de Santa Monica College, les filles filent ; elles collent la corde sur la courbe du tartan : c'est le deuxième tour avant la ville.

— On y va ?, lance Philippe.

Frank ne sera pas au Memorial Coliseum pour les éliminatoires au javelot, ni pour le 400 mètres haies. Il ne verra pas Moses, qui a des chances de remporter l'or. Moses, qui a fait tomber le record du meeting de Lausanne. Moses, qu'il n'oubliera jamais en train de déclamer le serment olympique à la cérémonie d'ouverture : avec son authenticité et son émotion au milieu de 100 000 personnes. L'athlète au nom divin va l'emporter aujourd'hui, Frank en est sûr. Il suivra les premières marathoniennes sur tout le trajet avant de les célébrer, elles et Moses.

Philippe tourne la clé, le pick-up ronronne. Les manettes des fenêtres résistent puis se laissent faire. L'air est doux, Frank léger : le rêve d'Irène pourrait devenir réalité.

\*  
\* \*

Le rêve de sa femme ? Voir Grete Waitz gagner une médaille, l'or idéalement, dans ce premier marathon olympique.

Dans une interview, la Norvégienne raconte avoir eu tant de peine à l'adolescence à convaincre ses parents de son potentiel sportif, la course, ce n'était pas leur projet. Ça n'a pas été une mince affaire, mais elle est devenue marathonnienne.

Ses parents à lui non plus ne s'étaient jamais intéressés à ses exploits, même quand il était champion d'Europe de demi-fond et qu'il avait battu un record. Qui avait acheté ses premières chaussures de course ? Qui lui demandait où il en était ? Qui apercevait-il sur les gradins ? Qui l'encourageait ? Son frère toujours, jamais ses parents. Courir ? Ça sert à quoi ? Ils ne pouvaient pas comprendre : il faut te former et gagner ta vie ! C'est quoi cette lubie ?

La Norvégienne a su imposer son choix et ne pas se laisser dicter ceux des autres, ni accepter qu'on annihile sa passion.

C'est ce qui s'appelle exister.

\*  
\* \*

— Quel chemin elles ont fait, ces femmes !

Ses mots restent lettre morte.

Dans ses narines, des odeurs d'écorce, de grillé, comme quand il marche dans les brindilles en forêt. Les mains de son collègue sont posées à 10 heures 10 sur le volant, Philippe est dans la conduite, comme sourd. Une rue, une autre, zigzag, montée douce. Le bitume sent comme après la pluie.

Dans la tête de Frank, un article du *L.A. Special* : des histoires de femmes et de marathons racontées par la journaliste américaine Elizabeth More.

*1896, Jeux d'Athènes : une mystérieuse Grecque qui se fait appeler Melpomène comme la muse de la tragédie, court le marathon hommes en 4 heures 30. Puis elle disparaît : on ne la reverra jamais.*

Le moteur du pick-up change de régime, hoquète, cherche sa voix, la trouve ; les parasols des pins se touchent, on dirait un toit vert au-dessus du bitume comme l'auvent qu'il installe en été sur la terrasse.

Dans l'article, une autre histoire suit celle de Melpomène :

*Après avoir vu côté public le marathon de Boston en 1964, Roberta Gibb se met à la course, seule, à sa manière. En 1966, elle se sent prête, elle veut s'inscrire et écrit aux organisateurs. La réponse : NON. La course est interdite aux femmes : elles ne peuvent physiologiquement pas supporter de courir un marathon. Robbie court déjà l'équivalent du marathon : 26 miles de suite. Alors le jour J, elle sort d'un buisson, rejoint le*

*peloton, couverte d'habits qui la camouflent, court le marathon, s'allège au fil de la course et révèle son identité aux coureurs qui l'entourent ; ils l'assurent de leur protection : « Si les officiels veulent s'interposer, nous ferons cercle autour de toi ! »*

Premier marathon, bon temps : 3'21"40. Sans dossard. Idem en 1967 et en 1968. D'autres femmes faisaient pareil et à ce jour Roberta Gibb n'est toujours pas considérée comme la première femme ayant couru le marathon de Boston. On commence enfin à raconter son histoire.

L'article parle aussi de Kathrine Switzer.

*C'est la première femme qui a pu courir le marathon de Boston avec un dossard. On est en 1967, le marathon est interdit aux femmes. Kathie Switzer s'inscrit en notant les initiales de son prénom : K.V.*

L'image en noir et blanc est ancrée dans la mémoire de Frank. L'organisateur du marathon de Boston essaie d'attraper la coureuse pour lui arracher son dossard par l'arrière : « Oh, une femme, une femme ! » La tête de la coureuse tournée vers lui, le numéro du dossard, 261, à peine visible. Protégée par son ami, un costaud lanceur de marteau, Switzer mène sa course jusqu'au bout : elle doit la finir ! L'exclusion *manu militari* est un échec, la médiatisation de l'événement un succès. Qui a sûrement aidé à accélérer la mixité du marathon de Boston dès 1972.

Kathie Switzer est devenue journaliste ; il l'a vue ce matin sur ABC : elle commente le premier marathon féminin olympique. La cause des femmes

dans le sport et dans la course est le fil rouge de sa vie: ces dernières années, elle a organisé des marathons féminins sponsorisés par une marque de cosmétiques. L'un d'eux a eu lieu à Londres, elles étaient 200 à courir dans la ville. Il avait été ému de voir à la télévision des femmes courir devant Big Ben deux jours avant le marathon olympique masculin à Moscou. Les interviewées disaient haut et fort leur seule exigence: « Nous voulons un marathon olympique féminin! » La Fédération internationale d'athlétisme était acquise, restait à convaincre le CIO.

Le pick-up sursaute: le bitume n'est pas plat partout. Un travail par en dessous? Des failles? Des racines? Il sait que la Californie bouge, la terre y tremble régulièrement: on y attend le *Big One* de pied ferme.

Tout change toujours, même ce qui paraît immuable, il pense. Gibb, Switzer, entre autres, ont osé désobéir pour une cause plus vaste qu'elles-mêmes. Et à Boston ou ailleurs, des hommes bienveillants les y ont aidées.

\*  
\* \*

— À défaut d'y être, fais-le-moi vivre par procuration!

Quand il avait parlé à Irène de l'opportunité qui se présentait à lui, le ton de sa femme s'était coloré d'une tristesse retenue.

— Tu veux que je le photographie ?

Les yeux marron de sa femme s'étaient éclairés.

— Je t'en ramènerai un film entier !

Elle l'avait embrassé, s'était serrée contre lui. Lui pareil. Trente-six photos du marathon : ce ne serait pas rien. Une pellicule entière ! Les trois semaines non plus d'ailleurs, loin d'elle et des enfants ; il n'était jamais parti si longtemps. Sa femme devrait tout gérer à la maison. Comme souvent. Mais puisqu'il le fallait. C'était une chance pour lui comme ancien champion de demi-fond et comme organisateur de meeting : vivre les Jeux olympiques de l'intérieur avec un travail en prime, c'est une occasion qui ne se refuse pas !

Cette promesse, il faudrait l'honorer, et bien. Il avait promis. Il n'aurait jamais dépensé autant pour un appareil photo autrement : chez Fioly, le vendeur lui avait expliqué le fonctionnement du Canon, c'était ce qui se faisait de mieux, puis il avait signé la garantie et tendu sa carte : il serait toujours atteignable en cas de problème.

Sur la terrasse, tandis que les petits jouaient avec leurs pelles rouges en plastique dans le bac à sable, son corps et celui d'Irène s'étaient cherchés l'un l'autre, son torse à lui contre ses seins à elle ; ses doigts à elle effleurant son cou, jouant avec ses poils ; la chair de poule sur ses avant-bras ; sa bouche à lui dans ses cheveux de nuit ; leurs mains avides touchant épaules, hanches, fesses, dos,

entrejambe, toute peau, souffles mêlés : leurs mains volontaires et instinctives.

Leur désir si fort.

La terrasse et l'air sentaient les grains de blé, l'été. Les champs brillaient en contrebas jusqu'à la forêt. Les petits jouaient. Ils étaient bien, collés comme ça eux deux les veillant de loin. Trois semaines : ce serait long. Comment vivrait-il cette absence loin des siens ? La seule présence d'Irène le sécurisait ; sans parler de tout ce qu'elle faisait pour la famille depuis qu'elle avait laissé son poste de secrétaire à la naissance des enfants ; elle l'aidait pour le meeting, s'occupait du courrier ; elle tapait les résultats qu'il dictait, tapait, la machine à écrire claquait parfois jusqu'à tard... Sans elle, qu'est-ce qu'il aurait réalisé ? Où serait sa force, son énergie ?

La veille du départ, Irène avait regardé le mécanisme du Canon en rappelant : « Rembobine bien, hein, qu'il n'y ait pas de mauvaise surprise ! »

Le matin de son départ, en prenant son blaser dans l'armoire du hall, il y avait aperçu des chaussures de course, des Adidas rouges : un modèle récent, elles avaient été à peine portées. Irène s'en était achetée ? Elle courait de nouveau ? Son premier vol intercontinental l'attendait : destination Californie. Un rêve éveillé ! L'armoire du hall, il l'avait vite oubliée.